

La lecture à deux est solitaire,
mais les chambres fermées sont des chambres ouvertes





De même qu'on n'habite pas, qu'on ne transforme pas en son logis, un appartement du seul fait qu'on s'en sert – pour dormir, manger, travailler –, mais parce qu'on y séjourne, de même on habite une ville lorsqu'on se plaît à y flâner sans but ni dessein.







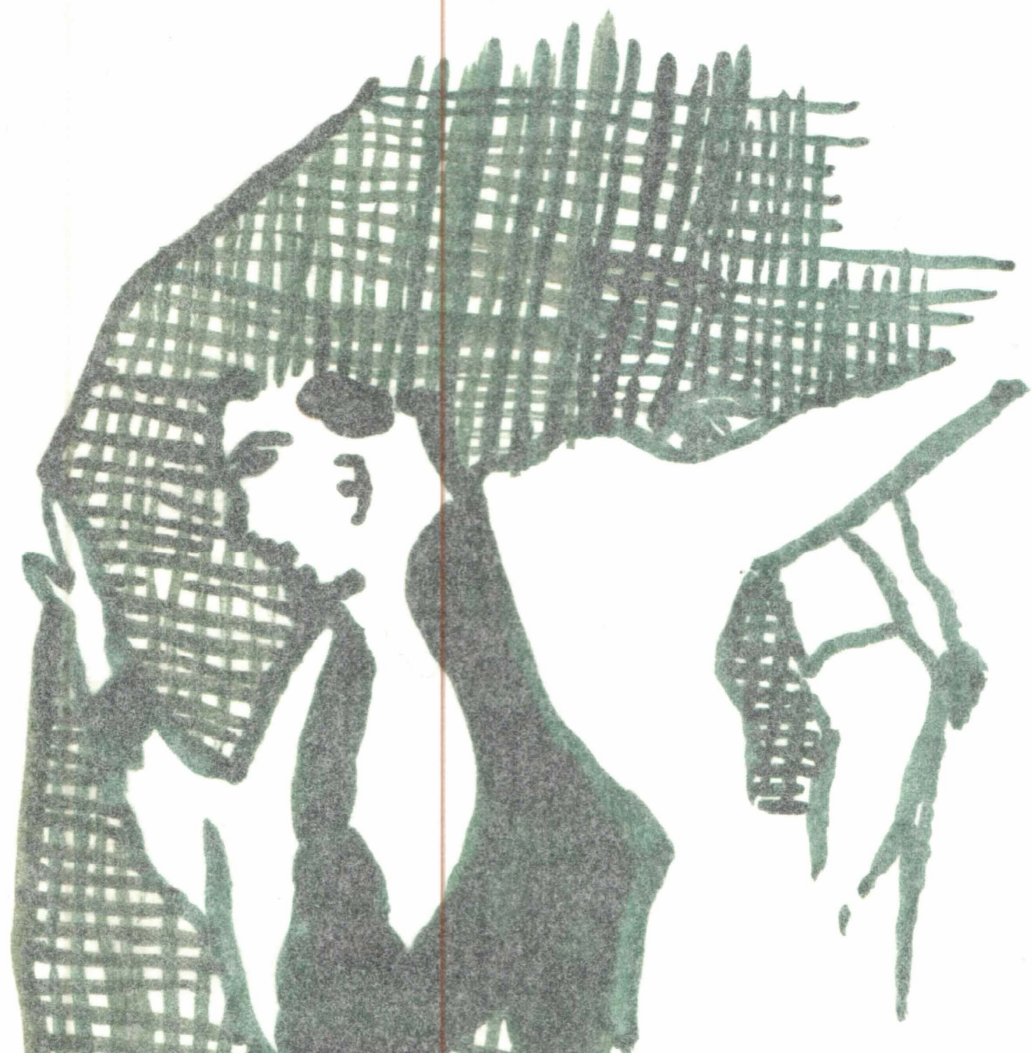




Que ferait comme geste celui à qui viendrait l'idée
un peu folle d'habiter, mais d'habiter seulement,
pendant quelques instants ? De vivre un moment d'habitation à l'état pur ?



On peut comprendre que l'être est au monde, non pas dans le monde, qu'il n'est ni importé ni exporté d'un monde à un monde, mais qu'il séjourne auprès des choses et avec autrui. C'est ce séjour qui met à portée des choses et des êtres, en tant que l'être au monde s'y relie et qui constitue le monde, ses multiples territoires qui le composent. Cette séjournance conduit également à une compréhension de la constitution du monde. Ce séjour découvre autant la fonctionnalité de l'habiter que la symbolique de celui-ci. Séjourner, pour l'être-là qui est au monde, c'est être et demeurer, c'est se comprendre par la portée de ce qu'il construit (physiquement par le bâtir notamment, mais aussi, symboliquement, par la construction même de ses territoires). Ce séjour est une manière de se constituer et de se constituer, car ce séjour conduit à la construction de son monde, de même qu'il précise la nécessité que ce monde admette en tant que réalité construite par



[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED] Chez les hommes, les excentriques
ontologiques, l'être-à-l'extérieur précède l'être-logé auprès de soi-
même. [REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED] Parce qu'il en est ainsi, les hommes sont
condamnés à produire des intérieurs.

Habiter, pour l'être-là, c'est se laisser advenir par compréhension des êtres, des choses, des lieux, des souvenirs au sein desquels il séjourne, et qu'il protège, qu'il ménage parce que ces êtres, ces choses, ces lieux, ces souvenirs sont le trait fondamental de ceux/ce qui l'habite.







Nous avons tenté de concevoir l'espace lui-même en tant qu'action, évènement, drame – partie du drame du monde dans lequel les êtres se rencontrent, se rapprochent, s'ajointent réciproquement... afin d'y créer leur chez-soi, toujours aussi profondément désiré et aimé, tout précaire et provisoire qu'il soit.

C'est le ménagement qui constitue le trait fondamental de l'habitation.



S'installer dans une chambre pour une semaine, un mois, un an, est un acte rituel dont beaucoup de choses vont dépendre et dont il ne faut pas s'acquitter avec un esprit brouillon. Ne pas engorger une frugalité qui est salubre, limiter ses interventions, surtout ne pas bousculer les rapports de tons. Dans une chambre digne de ce nom, les couleurs ont pris le temps de s'expliquer, de parvenir par usure et compassion réciproque à un dialogue souhaité et fructueux. Ici ce bleu et ce noir ont abouti à quelque chose qui ne doit rien au hasard. J'ai défait mon mince bagage sur la pointe des pieds. Étendu sur le lit mon sac dont le lavande passé fait merveille. Dans le coin le plus sombre, là où l'escalier débouche, j'ai posé la guitare qui donne à cette composition une touche de gaîté havane clair et cubiste. Punaisé au-dessus de la table une grande rame de papier blanc : j'aime bien gribouiller debout avec un crayon à grosse mine quand une idée m'attrape à la surprise.



Nos habitats successifs ne disparaissent jamais totalement, nous les quittons sans les quitter, car ils habitent à leur tour, invisibles et présents, dans nos mémoires et dans nos rêves. Ils voyagent avec nous.



Le double de l'architecture, c'est aussi cette multiplicité d'affects qui surgissent en elle, avec elle, sans que l'on puisse dire simplement, qu'elle les provoque. Les affects sont des évènements et on ne provoque pas des évènements. On peut les désirer et les attendre.

[...] tracer des plans, joindre des cloisons pour assurer une certaine fermeture. Il faut d'abord se protéger du chaos faute de quoi on n'a aucune chance de gagner l'infini. Trouver ensuite des ouvertures. Décadrer. Laisser entrer le dehors, les intensités et les forces.





On pourrait aller jusqu'à dire que ce n'est pas la maison qui offre l'hospitalité, mais que c'est l'hospitalité qui fait que la maison est une maison (ce n'est ni le site, ni les fondations).







À la lumière de l'analyse sémio-ontologique, le logement apparaît comme un générateur de redondance ou comme une machine à habitus, dont la mission est de séparer en familiers et non-familiers la masse des signaux « venus du monde » et candidats à la signification. Dans ce sens, le logement est une agence destinée à mener l'enquête sur les répétitions utilisables. On ne peut pas être chez soi tant qu'on ne forme pas une unité inconsciente avec ses quatre murs et tout ce qui les meuble. Seul le logement rend ainsi ses habitants capables d'existence en les pourvoyant de la première distinction qui fasse une différence : celle entre l'habituel et l'exceptionnel, entre ce qui, familier, reste à l'arrière-plan, et ce qui s'en détache parce que son caractère inhabituel suscite notre attention.

L'envers de l'architecture, son double, peut aussi être nommé par le beau mot d'usage. Or, parmi les valeurs d'usage de l'architecture, il y a la surprise et l'étonnement. La merveille de l'architecture est d'éveiller la pensée à la conscience de l'existence.













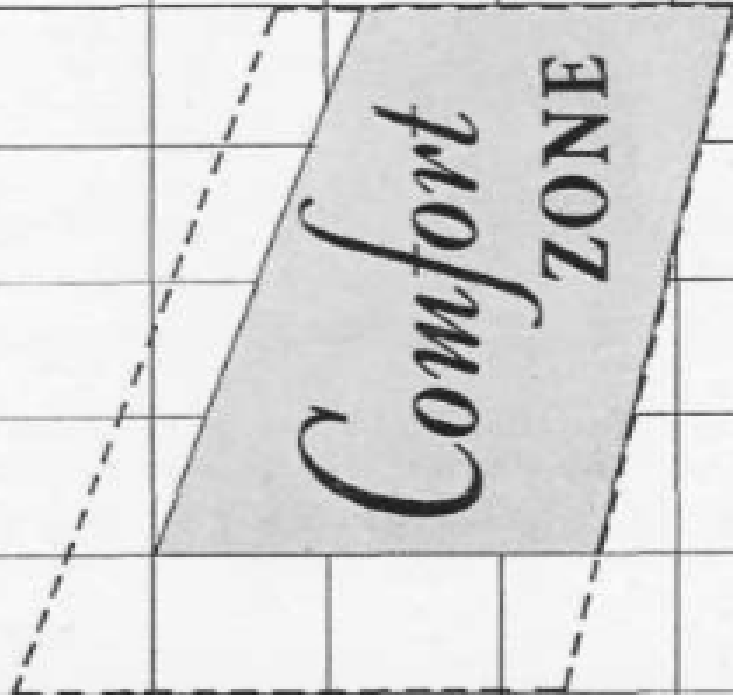
Présence et disposition : séjour et comportement, ce sont les deux sens des deux mots grecs éthos et èthos, qui se sont contaminés l'un l'autre dans le motif d'une tenue, d'un « se tenir » qui est au fond de toute éthique. De manière différente mais curieusement analogue, les termes latins habitere et habitus proviennent du même habere, qui signifie d'abord « tenir » et « se tenir », occuper un lieu, et de là posséder et avoir. C'est un avoir avec valeur d'être : c'est la manière d'y être et de s'y tenir. Un monde est un éthos, un habitus et une habitation : il est ce qui se tient à soi, en soi, selon son mode propre.





Dans son commentaire, Groys attirait l'attention sur le fait que les logements peuvent aussi servir de métaphores de la collection d'art parce qu'elles sont en soi des collections d'objets rassemblés par les habitants selon des points de vue privés, le plus souvent banals, et impénétrables pour des étrangers : ils forment ainsi des expositions spontanées qui se distinguent uniquement des collections présentées dans les galeries par le fait que leurs visiteurs doivent être des relations du collectionneur / habitant, admis à visiter sur la base d'une invitation personnelle.





Comfort
ZONE

The diagram is set on a grid of squares. A shaded parallelogram is tilted at an angle. Inside this parallelogram, the word 'Comfort' is written in a cursive script, and the word 'ZONE' is written in a bold, sans-serif font. Surrounding the parallelogram is a dashed rectangle that is slightly larger than the parallelogram itself, with its sides parallel to the grid lines.

Il faut en tout cas faire l'hypothèse d'une certaine coïncidence entre la découverte d'une certaine « intimité » et la possibilité de la pensée.







L'arbre devant la fenêtre toque très doucement à la vitre... Je veux du silence, du calme, de l'espace pour pouvoir penser, sans être jamais interrompue, sans jamais avoir à me lever de mon siège, pour pouvoir glisser aisément d'une chose à l'autre sans ressentir la moindre hostilité, sans rencontrer d'obstacle. Je veux plonger de plus en plus profond, loin de la surface, avec ses faits implacables et isolés. Pour affermir ma confiance, je saisis la première idée qui vient.



Le luxe de la chambre vient de sa liberté :
structure soustraite à toute norme, à tout pouvoir,
c'est, paradoxe exorbitant, l'unique comme structure.



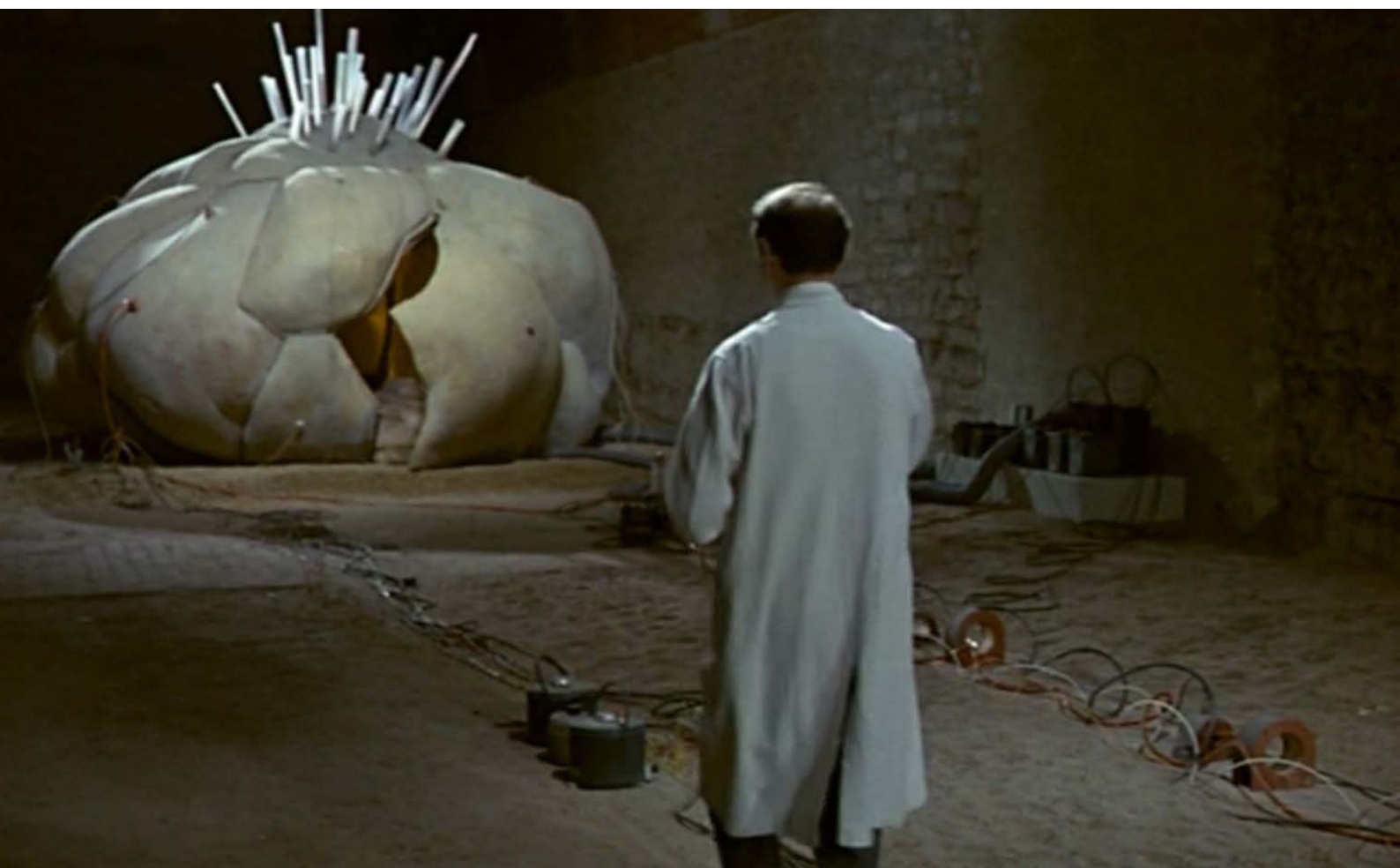
On lui a proposé une nouvelle chambre dans la Pension de Genève : « Une chambre qui me plaît, haute, avec une lumière excellente pour mes yeux, aménagée à neuf, avec une petite table massive, une chaise longue, une bibliothèque et des tapis d'un rouge-brun que j'ai moi même choisis. Il me semble encore devoir m'en tenir fermement à Nice : son climat m'est plus bénéfique qu'aucun autre. Ici mes yeux me font deux fois plus d'usage qu'ailleurs. Ma tête, sous ce ciel, se dégage d'hiver en hiver plus complètement. »


Je me suis mis au travail, une flaque de sueur sous chaque coude, en sachant bien que je trichais, que j'avais peur, que je m'attachais au mât comme Ulysse. Il s'agit d'autre chose ici. La nuit regorgeait de cette lenteur et d'un silence interrompu seulement par le bref galop des chèvres qui tondent les bastions, ou le bourdonnement de je ne sais quelle beste dans ma toiture. Pour me donner du cœur et garnir un peu mon carquois j'ai fait le compte des chambres où je suis passé depuis mon départ. C'est la cent dix-septième. La prochaine risque d'attendre longtemps son tour. Il faut bien s'arrêter de temps en temps pour apprendre à faire sa musique, faire un peu chanter ses élytres, non ?



Le mot anglais room signifie à la fois une chambre et l'espace que l'on occupe physiquement et, mentalement, celui que l'on tient dans la pensée d'autrui.





A historical map of a region, possibly a province, with a central fortified area. The map is drawn on aged, yellowish paper with a grid of faint lines. The central area is a complex, irregular shape with internal details, possibly representing a city or a fortified camp. Surrounding this central area are various geographical features, including rivers, lakes, and smaller settlements or fortifications. The map is oriented with North at the top.

À l'intérieur de la province,
se trouve la totalité du pays.

Et pourtant, il n'y a pas de mal à mettre un terme à des pensées désagréables en regardant une marque sur le mur. De fait, maintenant que j'ai les yeux rivés sur elle, j'ai le sentiment d'avoir une planche à laquelle m'accrocher, au milieu de la mer ; j'éprouve une satisfaction à percevoir le réel qui instantanément renvoie les deux archevêques et le Lord Grand Chancelier au royaume des ombres. Voici quelque chose de tangible, quelque chose de véritable. De la même façon, nous éveillant à minuit d'un horrible cauchemar, nous nous dépêchons d'allumer la lumière et restons étendus là, paisibles, vénérant la commode, vénérant ce qui est solide, réel, vénérant cet univers impersonnel qui est la preuve d'une existence autre que la nôtre. C'est ce dont nous voulons être sûrs... Le bois est quelque chose qui nous procure des pensées agréables. Il vient d'un arbre ; les arbres poussent et nous ignorons de quelle façon. Pendant des années et des années, ils poussent, sans faire attention à nous, dans les prairies, les forêts et au bord des rivières – dans tous ces lieux que nous avons plaisir à évoquer. Sous leur ombrage, les vaches chassent les mouches sur leur queue, par les chaudes après-midi ; ils colorent les rivières de vert, à tel point que lorsqu'une poule d'eau plonge on s'attend à la voir ressortir avec des plumes toutes vertes. J'aime à songer aux poissons résistant au courant, comme des drapeaux luttant contre le vent, et aux scarabées d'eau élevant lentement des monticules de boue dans le lit de la rivière. J'aime penser à l'arbre lui-même : d'abord cette sensation d'être du bois, un bloc compact et sec ; puis les craquements dans la tempête ; et encore la lente et délicieuse montée de la sève. J'aime aussi l'imaginer debout, les nuits d'hiver, dans le champs nu, avec ses feuilles bien à l'abri dans leurs bourgeons, sans rien de tendre exposé à la mitraille que la lune projette, un mâât dénudé

dressé sur la terre qui toute la nuit ne cesse de tomber, et tomber encore. Le chant des oiseaux doit lui sembler assourdissant et très étrange en juin ; et combien il doit paraître froid aux pattes des insectes qui escaladent laborieusement les replis de son écorce ou se chauffent au soleil sur les fragiles et verts auvents de ses feuilles, dardant le regard droit et fixe de leurs yeux aux rouges facettes... L'une après l'autre, les fibres se brisent sous l'énorme pression du froid de la terre, puis vient la dernière tempête et en tombant les plus hautes branches s'enfoncent à nouveau profondément dans le sol. Mais la vie n'est pas vaincue pour autant ; pour un arbre il y a encore à travers le monde un million de vies faites d'attente patiente et de sollicitude, dans des chambres à coucher, sur des bateaux, sur le trottoir, dans les salons où hommes et femmes viennent s'asseoir après le thé pour fumer des cigarettes. Il est plein de pensées paisibles, de pensées heureuses, cet arbre. J'aimerais examiner chacune d'elles séparément – mais quelque chose m'en empêche... Où en étais-je ? Quel a été le sujet de mes pensées ? Un arbre ? Une rivière ? Les Downs ? L'Almanach de Whitaker ? Les champs d'asphodèles ? Je ne me souviens de rien. Tout, autour de moi, bouge, tombe, glisse, disparaît... Il y a un grand soulèvement de la matière. Quelqu'un est debout à côté de moi et dit :

– Je sors acheter le journal

– Oui ?

– Cela ne sert pourtant à rien d'acheter des journaux... Il ne se passe jamais rien. Maudite soit cette guerre, au diable cette guerre ! Tout de même, je ne vois pas pourquoi il y aurait un escargot sur notre mur ?

Ah ! la marque sur le mur ! C'était un escargot.



L'écoumène est une relation : la relation à la fois écologique, technique et symbolique de l'humanité à l'étendue terrestre. Elle ne se borne pas à la matérialité de l'étant physique, ni à celle de sa population humaine [...] mais c'est aussi, et non moins nécessairement, le déploiement existentiel qui se poursuit en chaque être humain [...]. L'écoumène est donc à la fois mesurable et incommensurable.

